

**BRAUDEL, Fernand, dir., *Le monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVI<sup>e</sup> siècle*. Montréal et Paris, Éditions Libre Expression et Berger-Levrault, 1984, 320 p. 48,50 \$.**

Jean Blain

Volume 38, numéro 3, hiver 1985

Population et histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304289ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304289ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blain, J. (1985). Compte rendu de [BRAUDEL, Fernand, dir., *Le monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVI<sup>e</sup> siècle*. Montréal et Paris, Éditions Libre Expression et Berger-Levrault, 1984, 320 p. 48,50 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(3), 431–434. <https://doi.org/10.7202/304289ar>

BRAUDEL, Fernand, dir., *Le monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVI<sup>e</sup> siècle*. Montréal et Paris, Éditions Libre Expression et Berger-Levrault, 1984, 320 p. 48,50\$

Voilà un bel in-folio. Du genre de ceux qu'on est fier d'offrir en cadeau ou de placer bien en vue sur le manteau de la cheminée; format imposant, reliure pleine toile carmin, titre en lettres dorées, papier glacé de luxe, trois cent vingt pages bien aérées, trois cent cinquante-neuf illustrations dont cent cinquante-huit en couleurs. Le concepteur Claude Paulette des éditions Libre-Expression, les directeurs du travail éditorial, les maquettistes, les responsables de l'iconographie, bref tous les artisans qui oeuvrent au plan du livre-matière n'ont rien négligé pour rendre quasi-voluptueux le plaisir de feuilleter un beau livre d'images, pertinentes en général, bien rendues toujours et qui proviennent des dépôts les plus divers.

Ces images, on nous les a agrémentées de plus d'une vingtaine de textes d'historiens et autres spécialistes, français et canadiens, qui, sous la direction scientifique de Fernand Braudel et rédactionnelle de Michel Mollat, cherchent à cerner le monde de Jacques Cartier à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de son premier voyage au Canada. Pour y arriver avec le plus d'élégance, on a conçu une sorte de mobile, composé de trois cercles concentriques allant des appréhensions les plus larges (le monde à l'époque de Jacques Cartier) aux consignations les plus journalières (les voyages de Jacques Cartier) en passant par le cercle intermédiaire du monde des échanges et des découvertes.

Dans les circonstances, ce plan reste un bon compromis: augmenter le nombre de cercles intermédiaires nous aurait valu un autre traité sur la naissance de l'économie-monde où Cartier aurait joué le rôle d'un piètre figurant; les réduire nous aurait ramené aux pages bien connues de nos synthèses et manuels, consacrées à la découverte du Canada.

Il n'empêche que la formule pose des problèmes. D'abord, ce monde de Cartier a des trous nombreux, insondés et vraisemblablement insondables, à commencer — ce qui est assez ironique — par l'existence même du personnage autour duquel on veut le faire graviter. Ensuite, par-delà les zones obscures petites et grandes, les articulations entre Cartier et son vaste univers n'ont pas toutes la même vigueur. Elles sont d'autant plus floues qu'elles se veulent importantes et ce n'est que tout près du personnage qu'elles deviennent très

fiables. Mais elles ont alors une portée fort limitée. Enfin et surtout, l'ouvrage souffre d'une certaine distorsion qui tient au rôle un peu marginal (il faut bien humblement l'avouer) du héros dans ce scénario complexe de la gestation de l'économie atlantique. Ce qui donne lieu à certaines étrangetés; ainsi, les textes de la première partie (le monde à l'époque de Jacques Cartier) et ceux de la deuxième partie (le monde des échanges et découvertes) sont ceux qu'on a coutume de voir sous pareils intitulés, sauf, par exemple, *La nature au pays du Saint-Laurent* ou encore *La vie quotidienne à Saint-Malo au temps des découvertes*. On comprend qu'il a fallu dans les circonstances rapetisser brusquement le champ de vision pour rejoindre le personnage qu'on honorait. Mais ce ne pouvait être qu'au détriment d'une certaine logique harmonieuse. Il est plus facile, malgré tout, de parler du monde de Charles-Quint que de celui de Jacques Cartier.

À l'intérieur du petit cercle des voyages de Cartier, on est en terrain solide, du moins pour ce qu'on en connaît. Le récit des trois voyages s'encadre de deux textes de Dan Lailler, conservateur en chef des musées de Saint-Malo, intitulés: *Jacques Cartier homme de mer de Saint-Malo* et *Le sieur de Limoëlou*, qui confirment nettement qu'on ne sait à peu près rien ni de l'un, ni de l'autre. (Signalons qu'on a cru bon de ne présenter qu'une bibliographie commune où les sources de tous les articles sont alphabétiquement mêlées. L'esthétique y gagne, de même que le confort des auteurs. Mais le lecteur n'y a pas son compte.) Le compte rendu des trois voyages rédigés dans l'ordre par Jean Tanguy, maître-assistant à Brest, Bruce G. Trigger et Jacques Lacoursière, s'appuie, comme bien l'on pense, sur les récits du voyageur et ne peut, une fois reconnus quelques efforts d'originalité quant aux découpages et aux points d'insistance, que reprendre ce que l'on répète depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Suivent en guise de conclusion deux textes, *L'oeuvre de Jacques Cartier* où Christian Morissonneau, géographe de l'UQAM, fait le bilan géographique, toponymique et bibliographique de l'aventure du malouin et *L'invention d'un héros* où Jacques Robert, historien de l'art de Laval, trace la courbe de la renommée du navigateur jusqu'à nos jours. On s'étonne que les concepteurs qui, jusque-là, n'avaient guère lésiné sur les perspectives planétaires aient finalement réduit l'oeuvre de Cartier à si peu. Il me semble que «tous les flux de cette multiple histoire du monde, avant et après 1534» (Braudel en introduction) auraient pu susciter un peu plus d'imagination.

Au palier intermédiaire des échanges et découvertes, les articles ne manquent pas d'intérêt sans être toujours parfaitement pertinents, ni cohérents entre eux. Henri Touchard s'attarde longuement et savamment sur les *Souvenirs et mythes atlantiques dans l'imaginaire des marins*. Mais il conclut, avec un curieux à-propos, que, dans l'Europe du Nord-Ouest, ces souvenirs et mythes n'ont pas eu «d'influence sensible sur l'espoir et la réalité des découvertes». Dans *Les milieux d'affaires occidentaux et les découvertes*, le même auteur insiste sur la Bretagne comme exemple de désintérêt et de stagnation: «une masse de marins, d'armateurs pauvres, de marchands gagne-petit manquaient d'imagination et d'ouverture d'esprit.» Il ignorait que, quelques pages plus loin, André Lespagnol de l'Université de Rennes (*La vie quotidienne à Saint-Malo au temps des découvertes*) allait écrire: «Dans les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, la bourgeoisie marchande [malouine] est en passe de démontrer ses capacités d'initiative, d'impulsion et d'innovation, en commençant à

s'insérer dans le nouvel espace économique atlantique qui se construit dans le sillage des Découvertes.» Ce n'est pas que l'un ou l'autre ait tort, c'est plutôt la différence d'échelles qui crée l'apparente contradiction. On retrouve ici le gauchissement de structure évoqué ci-haut. Les autres textes du secteur: *Monopole ibérique et ambitions françaises* de Frédéric Mauro, *Le témoignage de la cartographie* de Michel Mollat et *La navigation au XVI<sup>e</sup> siècle* de Jacques Bernard sont des articles bien faits qui résument les données mises à jour en ces domaines depuis une vingtaine d'années. Toujours au même niveau, mais en augmentant le grossissement de la lunette, on fait état de *L'image de l'Amérique et des précurseurs de Jacques Cartier*. Dans le premier article, Cornelius Jaenen exploite à fond la dichotomie du bon sauvage ou du cannibale vivant en terre promise ou en enfer. Dans le second, John Dickinson reprend les dires sur Cabot, les Corte Real, Fagundes et autres dans une perspective très sobrement classique.

Le cercle des appréhensions les plus globales (le monde à l'époque de Jacques Cartier) s'ouvre sur un texte de Jean Jacquart, *L'Europe de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*. C'est, dans le plan, l'article fondamental (politique, population, économie, société, civilisation) dans les obscurs replis duquel prend racine l'aventure de Cartier. Bien rédigé, très synthétique, il établit, compte tenu des recherches actuelles, le cadre où s'insèrent toutes les pulsations de ce demi-siècle. Il restera aux historiens de demain à tisser des liens plus visibles avec celles de l'humble pilote malouin. Suivent *Le mirage de l'Asie* de Michel Mollat et *L'Amérique espagnole et portugaise* de Bernardo Garcia Martinez, articles-bornes qui s'imposaient dans pareille architecture. Puis viennent *Les peuples nord-américains* de Norman Clermont, particulièrement bien mené et qui témoigne des progrès de l'anthropologie à cet égard depuis un certain nombre d'années, et *La nature au pays du Saint-Laurent* du botaniste Bernard Boivin, texte assez mince qui se limite — et encore très succinctement — à la topographie, au climat, à la faune et à la flore, c'est-à-dire à des données vraies mais sèches, hors de l'histoire. Pourquoi, prévoyant parler des terres de Cartier n'a-t-on pas plutôt mis l'accent sur leurs possibilités et leurs limites d'exploitation économique, point de vue pourtant largement utilisé dans la plupart des articles du volume qui, tout autant que l'aventure du découvreur du Canada, célèbre l'emprise vers l'ouest du capital marchand?

Le tout est chapeauté d'une introduction de Fernand Braudel qui reste bien un des seuls historiens à pouvoir se permettre — impunément — les plus vastes visions cosmiques. Le fait est que, dans cette introduction, il réussit en quelques traits de plume à résumer l'essentiel de bien des textes qui suivent, et surtout à en accroître la résonance, tout en se permettant au passage une ou deux contestations. Il a bien perçu la gageure de l'entreprise et fort habilement il a choisi d'en atténuer les inévitables distorsions en évoquant le «sens heureux, poétique, de la mise en scène» que constitue l'ensemble des textes appelés de près et de loin à célébrer le marin breton. Il s'agissait, dit-il, de «convoquer autour de l'oeuvre de Jacques Cartier... l'immense, la trop vaste histoire du monde, en présentant celle-ci comme une orchestration nécessaire, comme une couronne à tresser autour d'une vie discrète...»

Peut-on conclure à la réussite, même en s'abandonnant totalement à l'hypnose de la suggestion impressionniste? Ce qui reste, il me semble, de ce travail, c'est, d'une part, les données connues de l'expansion du monde atlan-

tique, de l'autre, les données connues de l'aventure de Cartier au Canada. Entre les unes et les autres, la communication ne passe pas encore. Bien sûr, il reste aussi un album magnifique où l'image a bien des chances de survivre à la lettre.

*Département d'histoire  
Université de Montréal*

JEAN BLAIN